

Hommage au moudjahed Si Ahmed Chergui

Un seul héros le peuple, et à une veillée funèbre, il a fait sortir de l'anonymat un des siens, un authentique fils de cette terre numide, de cette nation algérienne, de cette région kabyle le moudjahed si Ahmed Chergui. Son décès a reçu ce soir une adhésion populaire des plus démonstratives au vu de la marée humaine, tous âges confondus, venue lui rendre un dernier hommage en son domicile à la ville de Tizi Ouzou avant son enterrement le lendemain au cimetière de son village natal et ancestral de Tazart de la commune de Makouda à la lisière de l'emblématique forêt de Mizrana.

Ce soir, témoin non averti et surpris, j'ai appris à l'automne de ma vie que la vérité finit toujours par se savoir et que le peuple a toujours le dernier mot pour l'exprimer.

Ce soir Si Ahmed Chergui, moudjahed de la première heure de la révolution de Novembre 1954 a reçu le témoignage spontané des siens. L'enterrement qui se voulait limité à la famille et aux proches dans pareilles circonstances a drainé des citoyens venus de différents horizons du pays et de différentes catégories de la société civile. J'ai essayé de trouver une explication à cette adhésion massive.

La principale est la reconnaissance à la valeur de la personne humaine qu'est le citoyen Si Ahmed pour ceux qui l'ont côtoyé dans sa vie de tous les jours.

La deuxième est l'authenticité de son militantisme en tant que membre de la fédération des anciens moudjahidine. La troisième, son engagement dans la lutte armée en tant que moudjahed de l'ALN, la fameuse armée de Libération nationale, depuis 1955 jusqu'à l'indépendance du pays. Si Ahmed Chergui fait partie de cette génération d'hommes qui a connu les affres de la colonisation qui sévissait depuis plus d'un siècle dans notre pays. En effet il est né quelques années après que la colonisation ait bouclé son siècle et fêté son centenaire en grande pompe pendant que les autochtones dans leur majorité vivaient dans la misère la plus totale. En ce temps la Kabylie était l'une des régions les plus touchées.

La crise mondiale entre les deux guerres accentuait la situation des plus précaires que vivait la population algérienne et en particulier notre région de Kabylie dont les reliefs montagneux ne permettaient pas le travail de la terre malgré la volonté farouche et l'esprit travailleur des hommes et femmes de notre région. Les seules cultures dites vivrières se limitaient essentiellement au travail de petits lopins de terre et aux cueillettes saisonnières des arbres fruitiers dont essentiellement le figuier en automne et l'olivier en hiver, les deux arbres caractérisant essentiellement la Kabylie. Mais les productions de cette agriculture traditionnelle et artisanale ne pouvaient satisfaire les besoins de la population de plus en plus nombreuse malgré la mortalité élevée due aux nombreuses épidémies. Les hommes valides, le plus souvent mariés, n'avaient que l'alternative de l'émigration et de tra-

vailler comme ouvrier dans les usines ou dans les voiries pour subvenir aux besoins de leur famille laissée au bled pendant de longues périodes sans nouvelles et qui attendaient le mandat pour payer les dettes contractées chez l'épicier du village ou pour permettre au vieux père de faire le marché hebdomadaire. Si Ahmed Chergui est le fils de cette région montagneuse parsemée de pierres et dont le nom du village découle de cette pierre appelée en kabyle *tazart* à l'instar d'autres villages de Kabylie qui ont emprunté le qualificatif se rapportant à la pierre ou au rocher «azrou», *tazrout*, de même qu'il a été donné comme nom à certaines familles issues de ces villages ou régions de pierres.

Si Ahmed Chergui est issu d'une famille dont les aïeux se sont opposés, résisté et lutté farouchement contre l'avancée et la conquête de la Kabylie au milieu du XIX^e siècle. Plusieurs membres de sa famille ont été déportés à Cayenne après la chute de la Kabylie en 1857 et après l'insurrection de 1870.

Son enfance difficile, dans un environnement des plus hostiles ne pouvait que cultiver le corps et l'esprit de l'adolescent puis l'adulte qu'il est devenu. Néanmoins, malgré la dureté et les affres de la vie, Si Ahmed baignait dans une atmosphère familiale marquée par la solidarité de la famille paternelle et l'affection de la mère et de sa famille maternelle à laquelle il était très lié et à qui il rendait le plus souvent visite bien que le village soit de la même région mais un peu éloigné.

Sa famille maternelle habitait un village dont le nom se rapportait à sa fontaine «thala» la grande «tamokerte» la grande fontaine en français faisant partie de la région de Sidi Naâmane

Mais les deux villages paternel et maternel firent partie, pendant la colonisation, du douar Mizrana caractérisé par son immense et emblématique forêt-refuge des moudjahidine, impénétrable pour l'armée coloniale. La famille Chergui et la mienne, avant de renforcer le lien par l'alliance, ont en commun la même famille maternelle, les Haddad «lhaddadane» originaire de la Kabylie maritime les Iflicène dont le village porte le nom de «Akham l'aâlam», la maison de l'emblème, de l'étendard.

Nos familles respectives (Chergui et Zemirli) ont subi, à l'instar des centaines de milliers de famille des villages algériens, les affres de la guerre de Libération nationale. Mais «notre famille maternelle commune» a subi un peu plus que nos familles respectives les pires supplices de la guerre, leur village rasé, la population déportée et parquée dans des camps de concentration et surtout le nombre impressionnant d'hommes et de femmes ayant participé à la Révolution et malheureusement le nombre de chahids morts au combat, une vingtaine tous grades confondus dont le dernier des Haddad, un capitaine, la veille du cessez-le-feu. L'un des survivants de cette guerre dont l'histoire a retenu le nom est le fameux «Omar yeux bleus» *khali* Amar Haddad

caractérisé par l'attentat de 1945 sur le bachagha Aït Ali faussement imputé à feu Mazouzi et celui de la poste d'Oran en 1953 où l'ex-président Ben Bella et feu Aït-Ahmed, Da El Hocine, ne faisaient pas partie du commando.

Ces récits m'ont été relatés par Si Ahmed Chergui qui était une source intarissable, une véritable bibliothèque orale et vivante, où j'allais m'abreuver, m'informer et m'instruire. Ils portaient sur un pan de l'Histoire que j'ignorais ou que je lisais dans des livres écrits par des auteurs rapportant des témoignages le plus souvent non vérifiés ou incomplètement relatés.

L'épouse de si Ahmed, âgée actuellement de 72 ans, avait à peine 17 ans, elle faisait partie avec ses sœurs et sa mère de ces femmes qui défiaient la peur, le risque de se faire arrêter, torturer et emprisonner. Elles ont fait partie du réseau des drapeaux de la haute ville de Tizi-Ouzou dont l'un des éléments actifs n'avait que 15 ans : dénoncé, torturé, il avait résisté sans jamais dénoncer les femmes artisanes de ces premiers drapeaux. Il fut emprisonné du 1^{er} janvier 1961 au 19 mars 1962 date du cessez-le-feu, il est le plus jeune membre de l'organisation du Front de libération nationale, le FLN. Quant à l'agent de liaison d'alors, ce rôle n'était pas assumé par le petit Omar que j'étais dans cette casbah de Tizi Ouzou mais assuré par son frère, son aîné de trois ans, Khelil. Ces vérités sur «l'implication innocente des enfants de 10 à 13 ans inconscients des conséquences des risques auxquels nous nous exposions m'ont été remémorées et rapportées lors de la veillée de Si Ahmed Chergui par le petit héros du réseau des drapeaux âgé d'à peine 15 ans, Ali Dekhli en présence de l'agent de liaison qui, quant à lui, venait d'avoir 13 ans, Khelil Zemirli, le beau-frère de Si Ahmed Chergui. Quant à l'épouse de Si Ahmed, l'une des couturières de ces drapeaux, elle attend toujours sa reconnaissance officielle. Si Ahmed Chergui, l'indépendance chèrement payée par les millions de chouchada n'a pas déposé les armes, il resta mobilisé au sein de sa Wilaya III historique dirigée par le colonel Mohand Oul Hadj. Ce fut une période des plus dramatiques, des plus troublantes et des plus démoralisantes pour la population, c'était la guerre pour le pouvoir entre l'armée des frontières et les quelques milliers de moudjahidine qui ont combattu héroïquement les hordes sauvages de la plus grande armée mondiale faisant partie de l'OTAN ayant utilisé des armes non conventionnelles, le napalm, avec de gigantesques boules de feu calcinant tout sur leur passage.

La population est descendue dans la rue pour crier le slogan «7 ans de guerre, c'est suffisant». Si Ahmed Chergui ne pouvait que défendre les principes pour lesquels il a sacrifié sa jeunesse, il ne pouvait trahir le serment qu'il a fait pour ses frères, ses sœurs, ses cousins, ses oncles, ses beaux-frères, ses compagnons chouchada qu'il a vu mourir par centaines de milliers pendant les années de maquis ou pendant les traver-

Par le professeur Omar Zemirli

sées des lignes électrifiées «entre la Tunisie et l'Algérie», lui qui a servi avec loyauté, abnégation et altruisme pour libérer son pays et que le peuple vive libre et indépendant dans la dignité et la fraternité. Ses principes étaient immuables : «On se casse, mais on ne se plie pas.» Lui et ses compagnons ne pouvaient accepter de capituler devant l'armée des frontières qui venait prendre le pouvoir par la force, il fallait s'opposer par les armes et ce fut une guerre fratricide où 400 moudjahidine sont morts et des milliers de blessés. Ce fut une période de guerre civile qu'à vécue la région Centre du pays. La convoitise de nos voisins marocains sur notre intégrité nationale a provoqué une réaction et une adhésion massive de toute la population de l'ensemble du territoire national.

«A quelque chose malheur est bon», les héros de la Wilaya III historique avec leur sagesse légendaire ne pouvaient que cesser les combats et défendre l'intégrité de leur pays, de leur nation. Ils ont prouvé que les sacrifices consentis par les hommes de leur Wilaya étaient pour l'Algérie dans sa totalité et non pour une région. Si Ahmed Chergui jusqu'à son dernier souffle défendait ce sacré principe comme tous les moudjahidine vivants pour ne pas trahir le serment. Après la guerre des frontières, Si Ahmed et ses compagnons de la branche armée du FFS (Front des forces socialistes) réintégrèrent l'héritière de l'ALN, l'Armée nationale populaire, l'ANP. C'est en sa qualité de sous-officier qu'il contribua et œuvra à l'encadrement, à la formation des jeunes soldats du service militaire. Notre armée, l'une des plus stables parmi plusieurs armées du monde, doit énormément à ses pionniers qui n'avaient au départ comme arme de guerre qu'un fusil de chasse pour combattre, lutter contre les avions, les bateaux de guerre, les tanks, les chars et le napalm.

C'est ainsi qu'il poursuivra sa mission et accomplira son devoir de militaire dans la discipline et le respect selon les lois de l'armée, jusqu'à sa retraite. Il se consacra pleinement à sa famille, à l'éducation de ses enfants et restera attaché à son militantisme au sein de la Fédération des anciens moudjahidine de sa wilaya. En bon musulman, il ne ratera jamais ses cinq prières quotidiennes, en particulier la grande prière du vendredi à la mosquée.

L'avant-veille de son décès, nous discussions de son éventuel pèlerinage aux Lieux saints de l'islam après son rétablissement et qu'en cas d'impossibilité pour son extrême fatigue, un de ses fils l'accomplira à sa place. Que les vœux de Si Ahmed Chergui soit exaucés. Je suis convaincu qu'en bon musulman, son fils le fera.

Que Dieu le Tout-Puissant l'accueille dans Son vaste paradis, qu'il trouve la paix éternelle auprès des siens et des chouchada de la libération et de la liberté, ses compagnons de combat.

O. Z.